

Rituel et sacrifice

Tania de la Cruz, *La Patria duele* [Centre d'exposition |
Baie-Saint-Paul]

Eric Carlos Bertrand

Number 80, Winter 2001–2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, E. C. (2001). Rituel et sacrifice / Tania de la Cruz, *La Patria duele* [Centre d'exposition | Baie-Saint-Paul]. *Inter*, (80), 49–49.

Rituel et sacrifice

Eric Carlos BERTRAND



Il est difficile d'expliquer les réactions que suscitent les œuvres de l'artiste mexicaine Tania de la CRUZ. Elles varient de l'admiration au rejet, violent parfois, et donnent l'impression d'être liées à des phénomènes plus physiques que culturels. Ses œuvres, elle nous les sert, et nous, spectateurs, devons les digérer, car il s'agit bien là du terme exact, sa matière première étant la nourriture.

L'œuvre

Étendus sur le sol, disposés en rangées, des vêtements de styles variés ayant appartenu à des gens de tout âge sont couverts d'une substance blanche translucide (du caramel blanc) ; les rangées de vêtements convergent vers une table, sur laquelle il y a une boîte de mouchoirs blancs jetables. Sur chacun de ceux-ci est écrit en espagnol avec le sang même de l'artiste un des mots suivants : *Garantie, Démocratie, Autonomie, Santé, Pluralité, Droit, Solidarité, Amitié, Éducation, Paix, Concorde, Bien-être, Fraternité, Respect, Liberté, Indépendance, Humilité, Justice, Égalité, Indépendance, Compromis, Amour, Dignité, Souveraineté, Patrie, Sûreté, Nature, Tolérance, Culture, Lutte*. Plus loin, en retrait, une poubelle est mise à la disposition de ceux qui choisiraient de ne pas conserver le mouchoir qu'ils auraient retiré de la boîte.

Dans le cas présent, *La patria duele*, « la patrie fait mal », une exposition proposée par Lianne NADEAU dans le cadre du projet *L'Amérique, du Sud au Nord* pour le Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, l'artiste nous a cuisiné une synthèse de deux rites relatifs au culte des morts et au sacrifice.

El día de los muertos

Le caramel blanc qui recouvre les vêtements disposés devant la table trouve son origine dans les rites méso-américains liés au culte aux ancêtres remontant à l'époque précoloniale. Pour les Mexicains, les deux premiers jours de novembre sont le *día de los angelitos* et le *día de los muertos*. Peu importe le rang social qu'ils occupent, les participants célèbrent cet événement en bâtissant un autel chez eux pour y accueillir d'abord l'âme des enfants morts (*angelitos*, petits anges) et ensuite celle des morts adultes. On y rassemble une ribambelle de denrées associées au défunt, accompa-

gnées entre autres objets de petits crânes en chocolat et en caramel blanc. Ceux-ci sont destinés à être consommés le lendemain ou les jours qui suivent par ceux qui conurent le défunt de son vivant, dans un acte de communion avec le mort (et donc avec la mort).

Dans *La patria duele*, comme dans la plupart des œuvres récentes de Tania de la CRUZ où l'on retrouve ce matériau, le sucre intervient comme composante ambiguë et chargée de signification. Du point de vue de l'histoire latino-américaine, il ne peut qu'être associé à l'esclavage. Son arrivée sur le continent américain coïncide avec celle de Christophe COLOMB lui-même. Au début du premier siècle de la colonisation, les plantations de canne à sucre en Amérique latine avaient déjà accaparé une partie substantielle des esclaves autochtones, auxquels succédèrent les Africains. Le sort situe souvent le Latino-Américain dans une situation où s'associent source de revenu principal et agent extérieur. C'est d'ailleurs le cas du Mexicain engagé dans les festivités mentionnées plus haut. Celui-ci doit consommer l'élément aliénant (la mort, le colonisateur) pour pouvoir survivre.

Au moyen du rite du *día de los muertos*, les Mexicains pratiquent une sorte de cannibalisme culturel, selon les termes du *Manifeste de l'anthropophagie* d'Oswald de ANDRADE. Selon cet auteur, la déglutition métaphorique de la culture envahissante serait la seule façon d'assumer l'invasion des colonisateurs et de traverser la crise d'identité : « Seule l'anthropophagie nous unit. Socialement. Économiquement¹. » Il s'agit d'une prise de conscience active.

De plus, en mettant ainsi l'accent sur l'aspect incarné de l'expérience, l'artiste visuel et l'auteur évitent tous les deux les pièges que nous tend une modernité qui, se renouvelant constamment, neutralise les apports de ceux qui travaillent en périphérie, loin des centres hégémoniques de la culture où ont lieu les débats qui déterminent l'orientation idéologique que prendra l'art officiel. Plus souvent qu'autrement, les projets qui risquent de telles remises en question du *statu quo* sont mis au rancart précisément parce qu'ils répondent à des nécessités immédiates et bien spécifiques qui ne peuvent être décontextualisées. Et s'il est vrai qu'Oswald de ANDRADE est perçu comme étant

peut-être l'écrivain le plus important du modernisme brésilien, c'est surtout à cause du contenu « impur » de son œuvre (selon les canons de la modernité) qu'elle gagne encore aujourd'hui en importance. Le mélange du doux et de l'amertume, de l'extérieur et de l'intérieur, de l'objectif et du subjectif, galvanise son œuvre ainsi que celle de Tania de la CRUZ. Il leur permet d'éviter la tyrannie des classifications : le portrait d'une personne ou d'une société n'est jamais plus qu'une caricature s'il ne se fonde sur les contradictions qui leur sont inhérentes. Il en va de même pour l'art.

Le sacrifice

Dans *La patria duele* l'artiste a écrit avec son sang les mots qui représentent pour elle des concepts en voie de disparition dans le Mexique actuel. Cet acte acquiert un caractère sacrificiel. Or le sacrifice est le moment extrême d'une ambiguïté où s'affrontent l'extérieur et l'intérieur : *À travers la plaie, le corps répond par le sang à cette violente confrontation : quoi que tu sois, je suis ceci, avant de devenir toi, avant que tu m'avales complètement, voici mon symbole. Si je dois m'ouvrir à toi, tu devras, au moins, t'en laver les mains*. Le sacrifice laisse des traces. Il est le dernier acte possible avant la capitulation devant le destin désormais inévitable. Il est une tentative de s'inscrire dans la conscience collective qui s'impose, et d'y aménager un espace intime au moyen d'un langage personnel. Le rituel du sacrifice, lorsqu'il n'est pas conditionné par la morale judéo-chrétienne qui est la nôtre, n'est pas un acte charitable (et donc convertible) : c'est un acte désespéré. Si sa signification est bien circonscrite par les termes qui le composent, celle-ci contient aussi l'extérieur.

Comme l'artiste me l'a fait remarquer, cette réinterprétation de termes malmenés par les politiciens et les médias reprend une des stratégies qui est l'origine du langage poético-révolutionnaire que bricole le *comandante* MARCOS à partir de fragments du quotidien des indigènes du Chiapas : « Ce que nous voulons, c'est donner un nouvel usage à la parole. [...] Les concepts comme patrie, nation, révolution, changement, justice sociale, liberté, démocratie étaient complètement vides. Nous avons décidé de leur donner un nouveau contexte et de les nommer à nouveau. Rappeler des choses laissées en suspens, se souvenir de vieilles dettes, inciter les gens à travailler sur ces points². »

Le sucre s'associe au sang et, ce faisant, lie l'identité au quotidien, l'intime au politique et à l'histoire. Vous pouvez tenter l'expérience chez vous :

Ingrédients : 3/4 kilo de sucre blanc, 1/4 de litre d'eau, 1/2 cuillerée à table de crème de tartre.

Préparation : Mettez au feu un pot de terre cuite avec l'eau et le sucre. Remuez avec une cuillère de bois jusqu'à ce que le sucre se dissolve. À l'ébullition, diminuez le feu et laissez bouillir de 12 à 15 minutes. Mettez une goutte de miel dans un verre d'eau froide, ensuite roulez la goutte entre vos doigts. Si vous la sentez ferme et gommeuse, c'est que le tout est prêt et que vous pouvez retirer le plat du feu. Ensuite vous ajoutez la crème de tartre et, avec la cuillère en bois, battez le miel jusqu'à ce que le sucre change du transparent au blanc. Versez sur les effets personnels de votre choix. Consommez sans modération. Bon appétit !

¹ ANDRADE, Oswald de, *Anthropophagies*, Paris, Flammarion, 1982, p. 267.

² VASQUEZ MONTALBAN, Manuel, *Marcos : El señor de los espejos*, Madrid, Editorial Aguilar, 1999, p. 142 [Traduction de l'auteur].